

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS DES PUBLISHERS INC. CO. LIMITEE

REDACTEUR: 222 rue de Charbon, N. O. La Nouvelle-Orléans

ABONNEMENTS: 25 centimes par semaine

OFFICE: 222 rue de Charbon, N. O. La Nouvelle-Orléans

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7h du matin, Midi, 1 P. M., 4 P. M.) and Temperature (56, 70, 66, 64)

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Grand mère, poésie Pour jouer contre deux para... La poudre aux yeux. La Providence. Benistol, anarchiste. Le Cerisier. Déracinés. Un Paradis Perdu, feuilleton du dimanche, suite. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

La France au Maroc

A la tribune de la Chambre des Députés, avant hier, le ministre des affaires étrangères de France, M. Pichon, a annoncé que le gouvernement avait donné l'ordre d'envoyer des navires de guerre à Tanger, conformément à une entente avec l'Espagne, et que cet ordre était donné de toutes les puissances, et approuvé par elles. A ce propos il a prononcé des paroles qui dénotent clairement et positivement la mission de la France. Il nous est impossible, a dit M. Pichon, de laisser nos compatriotes à la merci de bandits infectant Tanger ou d'abandonner à d'autres la tâche de protéger les Européens.

Le cabinet français n'ira pas plus loin, à moins que certaines circonstances ne l'obligent à changer sa politique. A l'époque de la conférence d'Algésiras, l'opinion publique en France estimait que le Maroc ne valait pas une guerre européenne. Il est certain qu'elle est estimée aujourd'hui que le Maroc ne vaut pas même une guerre marocaine.

Mais il n'est pas douteux que le gouvernement s'en tiendra au rétablissement de l'ordre, le temps nécessaire sera pris pour convaincre le Maghzen qu'il ne livre à un jeu dangereux et qu'il serait imprudent de se départir de recommencer lorsque tout sera fini.

Le patriotisme français.

Dans le retentissant discours qu'il a prononcé au Reichstag il y a quelques jours le chancelier allemand de Bulow a dit entre autres choses: En réponse à l'interpellation, je vais maintenant entrer dans le détail de nos relations internationales et de notre position dans le monde, en me réservant de revenir, dans le cours des débats, sur plusieurs points touchés par M. Bassermann.

La pensée d'une entente plus étroite et d'une alliance avec la France, telle qu'elle apparait ici et là dans les journaux, n'est pas réalisable, étant donnée l'opinion publique en France. Nous nous ferons d'illusions à ce sujet et mieux nous nous en retournerons.

Les raisons, pour cela, sont à chercher dans les événements du passé, qui sont jugés par nous et nos voisins de l'Ouest d'une façon différente.

Cela tient aussi à la vivacité du patriotisme français, que l'on pourrait taxer, suivant le cas, d'amour-propre exagéré ou d'orgueil national digne d'être imité; moi, personnellement, je penche pour cette dernière manière de voir. Il y a de nombreuses années, je fus l'honneur, à Paris, d'être en relations avec un grand et très illustre Français.

Je lui conserve un souvenir de reconnaissance parce qu'il fut pour moi, qui n'étais alors qu'un jeune secrétaire d'ambassade, d'une grande bonté et affabilité: c'était Léon Gambetta.

Je me souviens comment, un soir, dans des traits courts, énergiques, lapidaires, il m'expliqua son attitude et son activité après Sedan, comme membre du gouvernement de la Défense nationale, dont il était l'âme.

"La France, me disait-il, était tombée sur ses genoux; je lui ai dit: "Débout, et marche!"

"Dans les grands moments, ajoutait Gambetta, celui qui gouverne la France a le sentiment d'avoir un thermomètre dans la main; une pression de celle-ci fait monter ou descendre le mercure. Dans ces moments-là, dans les grands moments, on peut tout faire de la France."

Quand Gambetta me disait cela, à moi, je pensais en moi-même: Puisse notre nation si une catastrophe pareille à celle qui frappa l'empire français frapper un jour le peuple allemand, trouver des hommes qui luttent jusqu'au bout avec un tel patriotisme inébranlable!

Le prince de Bulow et la France.

Nous disions que le prince de Bulow, dans sa réponse à l'interpellation de M. Bassermann, n'aurait pas de peine à être républicain: il l'a été. Sa situation personnelle le lui conseillait. La situation générale le lui permettait. Des deux longs et remarquables discours qu'il a prononcés, et où il apparaît en pleine possession de son talent, d'un talent qui fait songer à un Clemenceau moins acéré et à un Waldeck-Rousseau plus souriant, nous ne retiendrons aujourd'hui que ce qui regarde les relations franco-allemandes. Pour notre part, c'est l'essentiel, dit le "Temps".

Les Chapeaux au Théâtre.

Dans un courrier des théâtres dit M. Haradin dans le "Matin" à para une note qui ne manque pas d'une certaine solennité, bien justifiée d'ailleurs:

"Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, dit le journal, que, par décision de M. Franck, les dames ne seront admises ce soir à l'orchestre et au balcon que sans chapeau."

Ce "par décision" on dit long et sur l'importance que l'impression s'accorde à lui-même et sur la question que son cas se propose de résoudre.

Le fait est que cette question, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, n'a pas fait au pas depuis le temps où elle a été posée.

Elle est plus difficile à résoudre que celle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le pape et M. Briand se seront arrangés depuis longtemps, que la lettre continence eût été faite d'orchestre entre crânes chauves et chapeaux à plumes.

C'est qu'il n'y a pas de considération au monde qui puisse pousser une femme à ne pas mettre un chapeau lorsqu'elle est persuadée qu'il lui va bien et qu'il la fait valoir.

Je crois, au surplus, que, en cette affaire, les vraies souples sont les modistes. Elles ont intérêt à penser à la consommation des plumes, des fleurs et autres accessoires. Plus les chapeaux seront volumineux et auront l'air de représenter quelque chose, plus la modiste les vendra cher, plus la cliente les prendra volontiers, pour avoir l'air d'une femme coquette. Bénéfices de la modiste, vanité de la cliente, les deux choses se tiennent, étant donné le besoin de paraître qui constitue le fond de la vie parisienne.

D'ailleurs, les théâtres de Paris, si complètement inconfortables, ne sont pas aménagés de façon à permettre de résoudre la question des chapeaux. Il faudrait plusieurs salons propres, avec des miroirs où les femmes pourraient déposer leurs casques, se coiffer, et se décoiffer, opération importante et longue.

On objectera qu'il leur serait possible de venir au théâtre sans chapeau. Croyez-vous? Avant le théâtre, il y a souvent le restaurant, et après le restaurant encore, ou l'on se montre sous prétexte de chocolat.

Impossible de s'exhiber, en ces endroits, avec d'inconvenables casquettes.

La question est donc insoluble. Tant pis pour les vieux messieurs qui tiennent à contempler la jeune première.

POUR GUERIR EN BEUVE EN UN JOUR.

Prenez des capsules LAXATIVES DE BRO-MO Quinine. Les pharmaciens vendent la grande boîte de 100 capsules. La signature de W. GROVE se trouve sur chaque boîte.

Le prince de Bulow et la France.

Nous disions que le prince de Bulow, dans sa réponse à l'interpellation de M. Bassermann, n'aurait pas de peine à être républicain: il l'a été. Sa situation personnelle le lui conseillait. La situation générale le lui permettait. Des deux longs et remarquables discours qu'il a prononcés, et où il apparaît en pleine possession de son talent, d'un talent qui fait songer à un Clemenceau moins acéré et à un Waldeck-Rousseau plus souriant, nous ne retiendrons aujourd'hui que ce qui regarde les relations franco-allemandes. Pour notre part, c'est l'essentiel, dit le "Temps".

Les Chapeaux au Théâtre.

Dans un courrier des théâtres dit M. Haradin dans le "Matin" à para une note qui ne manque pas d'une certaine solennité, bien justifiée d'ailleurs:

"Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, dit le journal, que, par décision de M. Franck, les dames ne seront admises ce soir à l'orchestre et au balcon que sans chapeau."

Ce "par décision" on dit long et sur l'importance que l'impression s'accorde à lui-même et sur la question que son cas se propose de résoudre.

Le fait est que cette question, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, n'a pas fait au pas depuis le temps où elle a été posée.

Elle est plus difficile à résoudre que celle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le pape et M. Briand se seront arrangés depuis longtemps, que la lettre continence eût été faite d'orchestre entre crânes chauves et chapeaux à plumes.

C'est qu'il n'y a pas de considération au monde qui puisse pousser une femme à ne pas mettre un chapeau lorsqu'elle est persuadée qu'il lui va bien et qu'il la fait valoir.

Je crois, au surplus, que, en cette affaire, les vraies souples sont les modistes. Elles ont intérêt à penser à la consommation des plumes, des fleurs et autres accessoires. Plus les chapeaux seront volumineux et auront l'air de représenter quelque chose, plus la modiste les vendra cher, plus la cliente les prendra volontiers, pour avoir l'air d'une femme coquette. Bénéfices de la modiste, vanité de la cliente, les deux choses se tiennent, étant donné le besoin de paraître qui constitue le fond de la vie parisienne.

D'ailleurs, les théâtres de Paris, si complètement inconfortables, ne sont pas aménagés de façon à permettre de résoudre la question des chapeaux. Il faudrait plusieurs salons propres, avec des miroirs où les femmes pourraient déposer leurs casques, se coiffer, et se décoiffer, opération importante et longue.

On objectera qu'il leur serait possible de venir au théâtre sans chapeau. Croyez-vous? Avant le théâtre, il y a souvent le restaurant, et après le restaurant encore, ou l'on se montre sous prétexte de chocolat.

Impossible de s'exhiber, en ces endroits, avec d'inconvenables casquettes.

La question est donc insoluble. Tant pis pour les vieux messieurs qui tiennent à contempler la jeune première.

THEATRES. ORPHEUM.

Beaucoup de monde à l'Orpheum, en matinée et le soir, pour applaudir les divers artistes qui exécutent un programme très bien composé. Chaque numéro est des plus attrayants, comme c'est toujours le cas à l'Orpheum.

Le prince de Bulow et la France.

Nous disions que le prince de Bulow, dans sa réponse à l'interpellation de M. Bassermann, n'aurait pas de peine à être républicain: il l'a été. Sa situation personnelle le lui conseillait. La situation générale le lui permettait. Des deux longs et remarquables discours qu'il a prononcés, et où il apparaît en pleine possession de son talent, d'un talent qui fait songer à un Clemenceau moins acéré et à un Waldeck-Rousseau plus souriant, nous ne retiendrons aujourd'hui que ce qui regarde les relations franco-allemandes. Pour notre part, c'est l'essentiel, dit le "Temps".

Les Chapeaux au Théâtre.

Dans un courrier des théâtres dit M. Haradin dans le "Matin" à para une note qui ne manque pas d'une certaine solennité, bien justifiée d'ailleurs:

"Nous croyons devoir prévenir nos lecteurs, dit le journal, que, par décision de M. Franck, les dames ne seront admises ce soir à l'orchestre et au balcon que sans chapeau."

Ce "par décision" on dit long et sur l'importance que l'impression s'accorde à lui-même et sur la question que son cas se propose de résoudre.

Le fait est que cette question, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, n'a pas fait au pas depuis le temps où elle a été posée.

Elle est plus difficile à résoudre que celle de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le pape et M. Briand se seront arrangés depuis longtemps, que la lettre continence eût été faite d'orchestre entre crânes chauves et chapeaux à plumes.

C'est qu'il n'y a pas de considération au monde qui puisse pousser une femme à ne pas mettre un chapeau lorsqu'elle est persuadée qu'il lui va bien et qu'il la fait valoir.

Je crois, au surplus, que, en cette affaire, les vraies souples sont les modistes. Elles ont intérêt à penser à la consommation des plumes, des fleurs et autres accessoires. Plus les chapeaux seront volumineux et auront l'air de représenter quelque chose, plus la modiste les vendra cher, plus la cliente les prendra volontiers, pour avoir l'air d'une femme coquette. Bénéfices de la modiste, vanité de la cliente, les deux choses se tiennent, étant donné le besoin de paraître qui constitue le fond de la vie parisienne.

D'ailleurs, les théâtres de Paris, si complètement inconfortables, ne sont pas aménagés de façon à permettre de résoudre la question des chapeaux. Il faudrait plusieurs salons propres, avec des miroirs où les femmes pourraient déposer leurs casques, se coiffer, et se décoiffer, opération importante et longue.

On objectera qu'il leur serait possible de venir au théâtre sans chapeau. Croyez-vous? Avant le théâtre, il y a souvent le restaurant, et après le restaurant encore, ou l'on se montre sous prétexte de chocolat.

Impossible de s'exhiber, en ces endroits, avec d'inconvenables casquettes.

La question est donc insoluble. Tant pis pour les vieux messieurs qui tiennent à contempler la jeune première.

THEATRES. ORPHEUM.

Beaucoup de monde à l'Orpheum, en matinée et le soir, pour applaudir les divers artistes qui exécutent un programme très bien composé. Chaque numéro est des plus attrayants, comme c'est toujours le cas à l'Orpheum.

Comme la bouillotte a été l'origine de la machine à vapeur, ainsi le biscuit soda ordinaire a été le premier pas dans le développement du parfait aliment universel Uneda Biscuit.

Une nourriture qui donne plus de force morale et musculaire au travailleur—qui donne à l'enfant la substance qui le rend robuste—qui donne à l'invalides la nourriture qui lui fait reconquérir la vigueur de la bonne santé.



THEATRE DE L'OPERA. "Rigoletto" est donné ce soir au théâtre de l'Opéra avec la même distribution que jeudi dernier: c'est dire que la représentation sera un succès complet.

JARDIN D'HIVER. Le concert dit de Wagner donné au Jardin d'Hiver hier soir est un grand succès de plus à l'actif de l'orchestre de Brooke.

L'ESPRIT DES AUTRES. M. Bronot, professeur à la Sorbonne, vient de déposer son rapport relatif à la réforme de l'orthographe. Chaque réformateur a d'ailleurs les siennes.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Incendie. Hier après-midi vers une heure une alarme a été donnée pour un feu découvert dans la demeure de Andrew Mason, rue St André, 1739. Les dommages ont été insignifiants.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

SANG ROUGE ET SANG BLEU.

GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL TROISIEME PARTIE

DENT POUR DENT

XIV A L'OEUVRE

je peux vous affirmer que celles qui lui ressemblent sont rares et n'ont, en général, pas de peine à trouver leur place! Il leur suffit d'attendre....

—Ainsi vous croyez?... —Sérieusement.... Oui, elle se mariera, richement, ou alors c'est qu'il n'y aurait plus un homme de goût sur le pavé de Paris....

Le petit vieillard ajouta: —J'ai mon idée!

Sa voix était aigre comme une bise du nord, pointue et perçante.

Elle avait un de timbres qui traversent les espaces avec la plus grande facilité et réveilleraient un moribond.

Du banc rustique sur lequel l'ancien dragon et l'ancien préfet étaient installés au sein de la maison du régisseur il n'y avait que quelques pas.

Peu à peu, et le comte Menou l'avait bien vu, Marcel Fabrice s'était lentement redressé.

En entendant prononcer le nom de Colette, il avait prêté l'oreille.

—De qui voulez-vous que ce soit? —N'avez-vous pas dit qu'elle va se marier? —Simple supposition... éventualité qu'il faut prévoir!

—Qui vous le fait supposer? —Mais tout, le charme de cette jeune fille, le milieu dans lequel elle vit depuis qu'elle est entrée dans la maison de madame Raimbault qui l'a prise en grande affection et dont la fortune est énorme, et, enfin, cette règle incontestable qu'un objet d'art généralement admiré et sans défaut trouve toujours un acquéreur.

L'effet produit fut pour ainsi dire foudroyant.

Les traits de Marcel Fabrice se convulsèrent dans une expression de colère subite.

Il devint livide, plus encore qu'il ne l'était déjà.

Il jeta un greffier un regard plein de bile et ses dents grinçèrent, comme s'il eût été pris de rage et prêt à se jeter sur une proie.

Le changement fut si prompt et si menaçant que l'ancien préfet s'empres de déclarer: —Diable! Ce sont des hypothèses.... Il faut attendre, jeune homme! Plus tard, si la prédiction se réalise, vous en serez informé.

—Croyez-vous? —Comment pourrait-il en être autrement? Songez donc! Vous n'êtes pas sans connaître les af-

faire.... Colette est la fille de votre ami, M. Goussart, ici présent, comme on dit dans les actes.... Les publications seront faites à la mairie d'Arville.... Une jeune fille ne peut pas se marier sans le consentement de son père....

—Ah! c'est juste. Le malheureux respira et, s'adressant au greffier: —Ce consentement, vous ne l'avez pas donné?

—Personne ne me l'a demandé. L'homme aux lunettes ajouta: —Mariage problématique.... Propos en l'air.... Invention! Qui donc, aujourd'hui, épouse une fille pour ses beaux yeux?... Marcel Fabrice objecta, en le regardant d'un œil singulier: —Pourtant quand elle est belle à ravir, quand elle ressemble à cette enfant que vous n'avez jamais aimée vous!.... Quand on ne peut pas la voir sans l'admirer!....

Il ajouta, en respirant fortement: —Quand on n'a pour la connaître que son visage chaste et doux, que ses yeux limpides comme l'eau des fontaines, lorsque personne ne prend soin de révéler son indignité, ses faiblesses, ses rendez vous, la nuit, dans cette mesure que le feu de l'enfer aurait dû réduire en cendres!....

Il s'était approché du Picard au point de le toucher.

Sa voix avait des intonations menaçantes.... Ses gestes étaient ceux d'un insensé.

Il se pencha vers le comte Menou et lui demanda: —Ne disiez-vous pas tout à l'heure que tous ceux qui la connaissent s'accordent pour rendre hommage à ses qualités?... —Certainement.

—Qu'on vante son courage, sa délicatesse, même sa vertu? —Je le répète. Marcel Fabrice regarda fixement le greffier.

—Vous ne répondez rien, mon cher monsieur Goussart? —Que pourrais-je dire? N'est-elle pas ma fille? Ne venez-vous pas de me le rappeler? Je l'observa le Picard avec un accent de reproche.

Le comte Menou examinait tour à tour les deux hommes.

Dans les yeux de Marcel Fabrice il y avait une curiosité fla-

grante, une volonté de savoir si le greffier oserait renouveler l'accusation déjà portée contre sa fille, l'atroce calomnie cause de tant de malheurs, et comme l'autre se taisait, l'amoureux s'emporta et cria: —Parlez donc, vous qui l'avez déjà fait, vous qui étiez ici dans la nuit maudite, vous qui jugiez de votre devoir de nous déclarer la vérité, vous qui avez raconté la scène à ma mère, l'affreuse scène dont vous aviez été le témoin!

Il tendit la main vers la maison du régisseur et dit: —Oui, vous étiez présent, arrêté sous cet arbre, lorsqu'elle est sortie de cette demeure avec le misérable qui l'avait perdue, le baron de Vayran. Pourquoi ne le dites-vous plus?... N'est-elle pas partie à la suite de sa tante? N'est-ce pas cette scène odieuse qui a rompu nos projets, brieés mon avenir? Vos yeux n'ont pas vu vous tromper.... Vous avez vu, vous et mon pauvre père qui aimait tant sa fille!.... Alors pourquoi laissez-vous les autres vanter sa vertu?... Son cerveau malade lui fit oublier qu'il n'était pas lui; que d'autres, son père et le marquis, pouvaient l'entendre du bouquet d'ormeau sous lequel elle s'élevait arrêtée, poursuivant toujours leur conversation particulière, sans paraître l'occuper de celle du comte Menou et de ses deux compagnons.

—Belle vertu, s'écria-t-il, celle d'une fille qui donne des rendez-vous à ses amants, à minuit, l'heure des crimes, dans une maison isolée! Visage méprisable, celui qui affecte des airs d'innocence après la chute! Et quand je pense qu'on ne peut pas empêcher de songer à cette créature, qu'elle se cramponne à nous et ne veut pas nous lâcher!.... Quelle ma sœur partait, à Marseille, dans la mer Rouge, sur terre et sur mer, jusque sur les côtes et dans les marais de Mazinga et de l'Émyrne, de sales pays où grouillent les requins et les crocodiles, et que jusqu'au milieu des accès de la fièvre qui me dévorait, c'était elle seule qui se tenait au pied de mon grabat et me contraignait à rester en ce monde quand j'aurais voulu plier bagages et m'en aller dans l'autre pour me débarrasser d'elle! Ah! la vertu de Colette! Parlez-en donc!.... Mère de nous!

Un rire de fou comme on entend à la Salpêtrière et à Bicêtre, un rire aigre, navrant, horrible, glaça le sang dans les veines du petit vieillard.

Marcel Fabrice s'était retiré de nouveau au sein de la maison, sous les lianes derrière lesquelles il disparaissait presque tout entier.

A dater de ce moment il ne bougea plus.

Appuyé au pilier de la porte il semblait anéanti, chargé en statue.

Appuyé au pilier de la porte il semblait anéanti, chargé en statue.

Appuyé au pilier de la porte il semblait anéanti, chargé en statue.

Appuyé au pilier de la porte il semblait anéanti, chargé en statue.